

Philip STINSON, *The Civil Basilica, with a Contribution by Ulrike Outschar on the Excavated Ceramics*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2016. 1 vol. 31 x 23 cm, XII-150 p., 120 pl. (APHRODISIAS, 7). Prix : 79 € (relié). ISBN 978-3-95490-111-1.

L'ouvrage de Ph. Stinson, issu de sa thèse, constitue la publication finale sous forme de monographie d'un des monuments majeurs d'Aphrodisias de Carie : la basilique civile. Passé les remarques préliminaires, les 90 premières pages composent l'essentiel du livre et se divisent en cinq chapitres : une sorte d'introduction qui, en fournissant des éléments de datation, place le monument dans son contexte urbain et résume les travaux conduits ; une description architecturale ; une analyse de l'architecture en comparaison avec d'autres sites d'Asie Mineure ; un examen des transformations de l'Antiquité tardive, à partir du début du IV^e s. ; une brève conclusion. Suivent trois appendices : le résumé des différentes opérations de fouille, année par année ; l'étude par U. Outschar d'un choix de 116 céramiques utiles à la datation du monument ; une liste des inscriptions grecques. Le tout est complété par un catalogue des blocs qui sert de table de concordance pour les photos des planches finales, par une bibliographie et par un index. Les pages de texte comprennent 65 figures au trait, depuis des pages complètes de plans et coupes, relevés ou restitutions, jusqu'aux vignettes réduites des dessins de céramiques. Les 120 planches situées à la fin de l'ouvrage présentent des photos en noir et blanc et d'assez nombreux dessins de blocs. Deux planches en couleur permettent de juger de l'apparence de certaines pierres qui étaient incrustées dans le décor ou qui étaient peintes. – À ce jour, la célébrité de la basilique civile d'Aphrodisias était surtout due au fait qu'on y avait retrouvé d'importants fragments de l'Édit du Maximum qui avait été gravé au début du IV^e s. sur sa façade nord. On avait aussi remarqué la présence de tracés d'architecture incisés sur le dallage du South Hall et celle de reliefs inscrits sculptés sur les plaques intercalaires de l'ordre supérieur de la salle principale, avec les représentations des fondateurs légendaires de la cité, dont Ninos et Sémiramis. Ph. Stinson ne néglige pas ces documents, mais il s'intéresse principalement à l'architecture du bâtiment, un rectangle allongé de 29 m O/E sur 146,50 m N/S, qui constitue le plus vaste espace couvert de la ville, avec une surface d'environ 4 200 m². Depuis 1962 jusqu'à 2010, la basilique a été fouillée sur les deux tiers de son emprise au sol, et sa publication marque l'aboutissement de travaux longs et discontinus, conduits bien évidemment avec des méthodes différentes livrant des informations difficiles à harmoniser. Du Nord au Sud, le plan du monument se subdivise en une façade nord percée de trois portes par lesquelles on accède à la basilique depuis l'agora sud ; un vestibule ; une salle (Long Hall) à colonnades de 108 m de long, qui appartient en coupe au type basilical à trois nefs avec une partie centrale sur deux niveaux ; une salle sud (South Hall) de 26,40 m O/E sur 16,40 N/S, sorte de construction autonome couverte à un niveau plus élevé que le reste du bâtiment ; trois salles qui prolongent et achèvent le South Hall, à savoir une chambre centrale à plate-forme entourée de deux corridors ; enfin une façade sud. La basilique civile – appellation dont l'auteur montre l'exactitude tant pour l'architecture que pour les fonctions – a été construite sur un espace inoccupé, en une seule opération, dans le dernier quart du I^{er} s. ap. J.-C. Trois types de documents justifient cette datation : d'une part les données stratigraphiques associées à celles de la céramique là où elles ont été étudiées, d'autre part le décor architectural

et enfin les quelques restes d'une grande inscription de dédicace qui était gravée sur les architraves de l'ordre intérieur. Aucun des arguments qu'ils fournissent n'est décisif, mais les indices paraissent converger. Le bâtiment n'a guère connu de transformations avant l'Antiquité tardive. Au IV^e s., une réfection de ses pavements s'est accompagnée de l'installation de statues anciennes déplacées depuis le lieu où elles étaient exposées auparavant jusqu'à ce nouvel abri ; ce phénomène avait été déjà bien mis en valeur à Aphrodisias, en particulier dans le cas des bains d'Hadrien, et on le repère désormais dans plusieurs sites de Méditerranée orientale. Dernier avatar mal expliqué, le South Hall a été transformé considérablement vers le VI^e s., peut-être en relation avec l'édification de l'église triconque voisine, et le reste du bâtiment a perdu son usage public en se détériorant progressivement. À l'origine, l'insertion de ce superbe monument de marbre dans la trame urbaine le long d'une grande rue N/S, selon un axe perpendiculaire à celui de l'agora sud, résultait de la présence gênante de la colline du théâtre au centre de la ville. Conséquence peu banale de cette orientation, le contact de la basilique avec l'agora s'est fait par le petit côté nord du bâtiment qu'une luxueuse façade a alors mis en valeur. Quant au South Hall, à qui son élévation supérieure à celle du reste du bâtiment offrait une visibilité plus importante, il constituait un vaste espace libre dépourvu de colonnes, qui se prolongeait au Sud par une pièce centrale, au sol surélevé, entourée de deux corridors. Ces passages couverts conduisaient à une rue O/E qu'on atteignait après avoir passé la façade sud. L'auteur, faisant du South Hall le cœur et la raison d'être du bâtiment, y concentrerait volontiers les activités judiciaires et économiques habituelles dans les basiliques romaines. Outre les trois portes de la façade nord et les deux de la façade sud, seule une porte est permettait l'accès au Long Hall dont la fonction pratique en ferait le substitut d'une *stoa*, c'est-à-dire une promenade couverte, à l'image du portique de Tibère qui occupait le nord de l'agora sud. L'auteur compare la basilique d'Aphrodisias avec d'autres monuments micrasiatiques du même type basilical à trois nefs allongées et salle monumentale adjacente. Le prototype de ces basiliques originales, qui combinent des caractères romains et grecs, serait la basilique tardo-augustéenne d'Éphèse, et leur représentant le plus spectaculaire, la gigantesque basilique de Hiérapolis de Phrygie datée du milieu du II^e s. ap. J.-C. – Les plans et dessins des figures du texte, en général d'une grande sûreté de trait, distinguent bien les restitutions, d'une part, de l'état des lieux, d'autre part, avec des informations plus détaillées pour les secteurs les plus récemment fouillés. La qualité remarquable des photos est contrebalancée par leur caractère redondant et par une certaine surabondance, surtout pour les clichés des fouilles anciennes, probablement pour compenser l'absence de certains plans de chute d'époque. De même, quelques croquis de restitution surchargés (fig. 6-8 et 37) ainsi que les nombreux relevés de blocs – au trait mou et incertain – qui parsèment les planches n'apportent que peu, alors que le décor architectural fonde la datation, en particulier à travers les considérations sur les deux types d'acanthé, et qu'il aurait été utile d'appuyer ces remarques par des démonstrations nettement illustrées au trait. Du coup, il devient très difficile de comparer les chapiteaux ou les entablements et de les inclure dans des séries. Si les coquilles restent rares (« Gordion III », p. 8, n. 28), on peut regretter quelques afféteries sans apport, comme une citation de Mark Twain, p. 11, ou une photo de porte de maison villageoise moderne, pl. 24. Ces reproches mineurs ne sauraient diminuer les qualités d'une monographie qui sait décrire et ana-

lyser des vestiges, mais aussi les replacer dans leur environnement urbain local et leur contexte régional, comme dans l'histoire de la construction romaine. Le lecteur retiendra également des détails, comme la constatation que le seuil de la porte ouest de la façade nord a été le plus usé par les passants ; il s'intéressera aussi au raisonnement sur le fonctionnement du chantier de construction, p. 63-65, en notant par exemple que les tailleurs de pierre réalisaient la presque totalité du décor architectural au sol, pour qu'il ne reste plus que des retouches minimales à effectuer sur les blocs mis en place.

Pierre-Louis GATIER

Urs PESCHLOW, *Ankara. Die bauarchäologischen Hinterlassenschaften aus römischer und byzantinischer Zeit. Mit einem Beitrag von Wolfram Brandes*. Vienne, Phoibos, 2015. 2 vol. reliés, Textband, 306 p., Tafelband, 176 pl. 586 fig. n./b. et coul. Prix : 119 €. ISBN 978-3-85161-132-8.

En dépit de son importance, l'archéologie d'*Ankyra* (Ankara) reste mal connue : à l'exception insigne du temple à Auguste et à Rome qui doit sa notoriété à la préservation sur les murs de sa cella de la plus complète des copies des *Res Gestae* – son naos transformé en église ayant, à l'inverse de la péristasis, échappé aux spoliations –, les autres vestiges de la ville ne sont guère documentés. Ce n'est pas le moindre des paradoxes pour une cité dont l'origine remonte assurément au royaume phrygien (IX^e-VIII^e s.) – reliefs, céramiques et tumulus situés au sud-ouest de la ville en témoignent –, développée autour d'un *phourion* des Galates tectosages (Strabon, *Géogr.* 12.5.2) sans doute situé sous l'actuelle citadelle, sur la rive gauche de la rivière Ankara, capitale de la province de Galatie dès l'époque augustéenne (25 av. n.è.), siège de son gouverneur donc et nœud routier essentiel de l'Asie Mineure romaine si l'on en croit les mouvements de troupes et les voyages impériaux signalés du II^e au IV^e s. : toujours convoitée, elle a vu ses principaux édifices dépouillés par la construction de remparts – ainsi du stade partiellement démantelé dès le III^e s. –, mais surtout lors de la construction de la citadelle byzantine sous le règne de Michel III (842-867), véritable conservatoire de spolia comprenant nombre d'inscriptions, de sculptures et d'éléments d'architecture monumentale. Contrôlée par divers pouvoirs aux époques byzantine, perse, arabe, seljoukide et ottomane, puis promue capitale de la Turquie moderne en 1923, Ankara s'est largement étendue à l'ouest et au sud de sa citadelle, à l'emplacement même des cités romaine et ottomane, à une époque où l'archéologie préventive n'existait pas. La documentation, longtemps limitée à quelques études pionnières (G. de Jerphanion, D. Krencker & M. Schede), s'est heureusement enrichie ces dernières années : tout d'abord par le petit volume de M. Kadioğlu, K. Gökay & S. Mitchell, *Roman Ancyra* paru en 2011 à Istanbul, tentative de synthèse rassemblant une bonne introduction historique de S. Mitchell articulée sur les données épigraphiques, et la documentation de fouilles de sauvetage ponctuelles menées au XX^e siècle par diverses instances archéologiques turques, travail qui a permis de produire une première cartographie des vestiges connus ; ensuite par le désormais fondamental ouvrage de S. Mitchell & D. French, *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara (Ancyra). I. From Augustus to the End of the Third Century AD*, Munich, 2012 (voir AC 82 [2013], p. 486-488), dont le second volume portant sur les époques